

38742

Ferdinand BRUNETIÈRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Génie Breton

CONFÉRENCE

Faite le 8 Juin 1895

DANS LA SALLE DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS
DE NANTES

SE VEND AU PROFIT

DE L'ŒUVRE DU PANTHÉON BRETON



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, boulevard Saint-Germain, 79

1895

Droits de reproduction et de traduction réservés pour
tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège

Nantes. — Imp. Émile Grimaud.

LE GÉNIE BRETON

MESDAMES ET MESSIEURS ¹,

Lorsque l'on m'a proposé de prendre la parole dans cette ville de Nantes, pour y célébrer avec vous la gloire de votre province de Bretagne, j'ai sans doute été sensible à l'honneur que l'on me faisait, mais,

1. Si cette *Conférence* n'avait été destinée qu'aux seuls Bretons, ils savent à quelle occasion, dans quelle intention je l'ai faite; et je n'aurais pas besoin de le leur apprendre. Mais comme je serais heureux, — et les Bretons aussi, je l'espère, — qu'elle fût lue par le plus grand nombre possible de lecteurs, il est donc bon d'avertir que l'on m'a demandé, et que j'ai accepté de la faire au profit d'un *Panthéon Breton*, que M. Léon Séché, l'habile directeur de la *Revue des Provinces de l'Ouest*, a eu la généreuse idée de vouloir élever aux gloires de la Bretagne. C'est ce que nous ap-



il faut que je vous l'avoue, mon premier mouvement n'en a pas moins été de le décliner, et de me dérober. Non pas, assurément, que la matière me parût infertile ou petite ! Au contraire ! et je n'en connais guère de plus riche ni, par conséquent, de plus difficile à ramasser, pour ainsi dire,

pellérons de la bonne « décentralisation ». Le mot est lourd et laid, comme je le dis plus loin, et la chose pourrait devenir aisément dangereuse. Mais, pour peu qu'on le veuille vraiment, il y a toujours moyen de s'entendre, et, si l'on nous accorde que Châteaubriand ou Lamennais, nés à Saint-Malo, n'en appartiennent pas moins et d'abord à la France, personne assurément ne trouvera mauvais qu'on les honore en Bretagne d'une affection plus étroite, plus jalouse, et plus particulière ? Leur province a le droit d'être fière de les avoir donnés à la France ! Souhaitons donc à M. Léon Séché, et au Comité qu'il a formé, de réussir dans leur entreprise. Leur succès leur suscitera, sans doute, plus d'un imitateur. Et l'agitation qui en résultera sera vraiment féconde, puisque ce qu'elle encouragera, d'une extrémité de la France à l'autre, ce sera bien moins un réveil des anciennes émulations ou rivalités provinciales qu'un sentiment plus vif des nécessités séculaires qui les ont obligées de concourir l'une après l'autre à fonder l'unité de la patrie commune.

en une heure de causerie. Mais je ne suis pas Breton moi-même ; je le suis aussi peu qu'on le puisse être, si je suis Provençal ; et je craignais, s'il faut être sincère, de jouer à vos yeux le personnage de ce portier de comédie,

Qu'on avait fait venir d'Amiens pour être Suisse.

Et, en effet, c'est une situation assez paradoxale que d'arriver en poste de Toulon pour chanter les louanges de Brest ; des bords de la Méditerranée pour célébrer la grandeur sauvage de l'Océan d'Armorique ; et du pays enfin du « félibrige » pour rendre hommage à la terre des bardes.

Mais je me suis promptement rassuré ! Bretons ou Provençaux, je me suis rappelé qu'avant tout nous étions tous Français. Je me suis rappelé que cette ville de Nantes était renommée entre toutes pour la cordialité de son accueil. Et voici qu'en y songeant, je me suis tout à coup découvert, avec la Bretagne et avec les Bretons, une

foule d'affinités que je ne me soupçonnais point.

I

Par exemple, — quelque distance et quelque différence qu'il y ait de l'Océan à la Méditerranée, — la mer n'est-elle pas toujours la mer? et vous savez l'étroite alliance ou plutôt l'intime parenté que la mer établit entre tous ceux qui sont nés sur ses bords. Il n'importe que le ciel soit ici plus pâle, ou plus mélancolique, et là-bas plus pur, ou plus bleu; que l'ombre grêle de l'olivier soit plus courte que l'ombre épaisse de vos chênes et de vos châtaigniers; il n'importe qu'aux environs de Cannes ou de Nice la mer ait quelque chose de moins farouche qu'à la pointe du Raz ou qu'à l'extrémité de la presqu'île de Quiberon! C'est elle, c'est toujours elle! et tous ici, tant que nous sommes, pour sentir combien nous l'aimons, de quel amour dont nous ne connaissons pas toujours toute la force, imaginons-nous,

Mesdames et Messieurs, que nous soyons transplantés, ou plutôt exilés, dans les montagnes de l'Auvergne ou dans les vallées de l'Oberland...

Vous rappelez-vous peut-être une page, à bon droit célèbre et classique, de la *Retraite des Dix Mille*? Les Grecs sont en marche depuis déjà quelques jours, égarés parmi des peuplades hostiles et barbares, poursuivis, harcelés, quand un matin, à l'avant-garde, il s'élève un tumulte insolite. Que se passe-t-il? quel nouveau danger vient inopinément de surgir? Cependant le bruit augmente, et, « comme le cri devenait à chaque instant plus fort et que ceux qui marchaient en avant se mettaient à courir vers les autres qui criaient toujours, Xénophon crut la chose plus grave. Il monte à cheval et, prenant avec lui Lucios et les cavaliers, il va au secours. Bientôt, ils entendent les soldats qui crient : La mer! la mer! et de bouche en bouche se passe la nouvelle. Là-dessus ils courent

tous, l'arrière-garde aussi, et les bêtes de somme, et les chevaux. Lorsque l'armée fut réunie sur la hauteur, les hommes s'em brassèrent les uns les autres et embras sèrent leurs capitaines et leurs généraux en pleurant. » Et M. Taine, à qui j'em prunte la saisissante traduction de ce pas sage, ajoute en terminant : « Les Grecs, comme les Anglais, se croyaient chez eux quand ils voyaient la mer. »

Non, Messieurs, pas « comme les Anglais » ! Taine se trompe, et l'on voit bien qu'il était né, lui, dans les montagnes et les forêts des Ardennes ! non, pas « comme les Anglais », mais comme tous ceux qui sont nés sur le bord de la mer, dont les mêmes flots ont bercé l'enfance, qui ont respiré le même air, les mêmes odeurs marines, à qui mères et nourrices, quand ils étaient tout petits, ont conté les mêmes légendes, souvent aussi les mêmes désastres. Et de tout cela s'est formée pour nous je ne sais quelle façon d'être, de sentir, et de penser

commune, quelle même atmosphère ; et voilà pour quelle raison j'ai cru d'abord qu'il ne serait pas impossible à un Provençal de célébrer le génie breton ¹.

1. J'aurais essayé de mieux rendre cette « poésie » de la mer, si Michelet, il y a bien des années, dans un livre célèbre, et, depuis lui, Pierre Loti — presque dans tous ses livres, mais surtout dans *Mon frère Yves* et dans *Pêcheur d'Islande* — ne l'avaient fait de manière à me décourager.

Pour cette « parenté » que la mer établit entre tous ceux qui sont nés sur ses bords, les « terriens » en rient volontiers, et je me suis bien aperçu, tout justement à l'occasion de cette conférence, qu'ils ne la sentaient ni ne la comprenaient. Plaignons-les donc, et, pour ne rien dire de nos boulevardiers, apprenons-leur du moins que jamais régiment de Suisses ou de lansquenets allemands n'éprouva en face de la mer une émotion de la même nature que celle des Grecs de Xénophon. Disons-leur encore que, dans leurs origines, dans l'analogie de leur manière de vivre et de leurs occupations quotidiennes, qui tournent toutes autour de la pêche ou de la navigation, dans l'espèce de nostalgie qu'elles ressentent à être séparées de leur climat natal, toutes les populations maritimes ont des raisons de se ressembler. Et faut-il ajouter enfin qu'elles se connaissent entre elles pour s'être toutes plus ou moins mêlées. Nos matelots bretons, qui se feraient, au Mans ou à Chartres, l'effet d'avoir changé de ciel, se retrouvent chez eux à Bandol ou à Saint-Tropez.

Quand on a trouvé une première et bonne raison de faire ce que l'on aime à faire, on en trouve aisément une seconde, et d'autres, et de meilleures. Je me suis donc rappelé que j'avais longtemps habité la Bretagne, huit ou dix ans, quatre ans Brest, et cinq ans Lorient. C'était à l'âge où nos impressions se gravent d'autant plus profondément en nous que nous n'y prenons pas garde, qu'elles s'y déposent, en quelque sorte, pour y former comme le lit de nos plus ineffaçables et de nos plus chers souvenirs. Aussi, quand j'évoque aujourd'hui le passé, sont-ce des images de Bretagne qui se dessinent confusément d'abord, qui se précisent, qui se colorent à mes yeux. Kermélo, Keroman, L'Armor, Pont-Scorff... sont-ils assez bretons tous ces noms qui me reviennent l'un après l'autre en mémoire ! Et je songe alors que c'est là, dans ce coin de terre du Morbihan, oui, c'est peut-être là que votre Bretagne se présente à celui qui la

voit pour la première fois sous son aspect, non pas le plus pittoresque ou le plus grandiose, mais, à coup sûr, le plus caractéristique et le plus national.

Rappelez-vous !... N'est-ce pas là que se dressent les alignements prodigieux de Carnac et de Locmariaker, témoins préhistoriques d'un temps où peut-être n'existait-il ni de France, ni de Bretagne, monuments mystérieux de la religion de vos premiers ancêtres ? N'est-ce pas là, — dans ce golfe où la légende aime à conter qu'il y aurait autant d'îles que de jours dans l'année, — n'est-ce pas là que, dans la confédération navale des Vénètes, César a rencontré le plus redoutable adversaire qu'avant Vercingétorix il lui ait fallu vaincre sur notre sol de Gaule ? N'est-ce pas là, dans la forêt de Brécilien, — ou, comme on l'appelle aujourd'hui, de Brocéliande, — que le savant Merlin demeure le prisonnier de sa Viviane ? Éternel captif d'amour, qui changea toute sa science des hommes et des choses pour

l'unique douceur d'obéir au caprice de son enchanteresse! Et si, du roman, nous revenons à l'histoire, n'est-ce pas là, dans une lande voisine de Ploërmel, que s'est livré le combat des Trente? Là, que s'élève encore la petite ville d'Hennebont, immortalisée jadis par l'héroïque défense de Jeanne de Montfort? Là aussi Quiberon '...?

1. J'avais, ici, ajouté en note que ce n'était pas à Nantes ni à Rennes, mais à Vannes, qu'en 1532 les États de Bretagne avaient voté la réunion définitive de leur province à la Couronne de France, quand, au moment où je corrigeais cette conférence, le *Gaulois* du 25 juin 1895 a publié des *Lettres inédites* d'Octave Feuillet, où tout le Morbihan m'en voudrait, à bon droit, de ne pas relever le passage suivant: « La Bretagne des légendes et des vieilles traditions disparaît chaque jour. Nous l'avons vainement cherchée dans les environs de Rennes et dans le centre de la province. L'ardeur de cette chasse nous a entraînés, finalement, jusqu'à l'une des extrémités de la vieille Armorique... Nous avons vu de vraies merveilles, dignes de leur renommée. *A mesure que nous approchions de Vannes, les sites, les monuments, les costumes réalisaient de plus en plus nos rêves les plus bretonnants...* Aujourd'hui nous avons visité la presqu'île de Rhuys, qui fait face à Quiberon. Là se trouve, au bord de la mer, le vieux château de Sucinio. De là nous sommes allés

Que vous dirai-je de plus? Il n'y a pas jusqu'au caractère du paysage qui ne m'y ait souvent semblé plus original ou plus breton qu'ailleurs. J'en aime surtout la différence qu'il offre avec les descriptions trop farouches, en vérité, que l'on a données, que des Bretons ont données de votre Bretagne. « Lorsqu'en voyageant dans la presqu'île armoricaine, — a dit Ernest Renan, — on dépasse la région plus rapprochée du continent où se prolonge la physionomie gaie, mais commune de la Normandie et du

à l'abbaye de Saint-Gildas, dont Abélard fut abbé... Le site de l'abbaye à la pointe de la presqu'île, au bord de la mer sauvage, est d'une poésie admirable... Tout le long de la route on rencontre les descendants des Vénètes que César vint combattre en ce coin du monde... »

On reconnaît ici la première épreuve des admirables descriptions de la lande d'Elven, qui servent, pour ainsi dire, de cadre à l'intrigue du *Roman d'un jeune homme pauvre*. Après avoir parcouru la Bretagne entière, c'est, comme nous, dans le Morbihan que Feuillet a cru surtout la voir, et nous sommes heureux de nous être rencontré avec lui dans une même impression de nature et d'histoire.

Maine, et qu'on entre dans la véritable Bretagne,... le plus brusque changement se fait sentir tout-à-coup : un vent froid, plein de vague et de tristesse, s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord, la bruyère étend au loin sa teinte uniforme, le granit perce à chaque pas un sol trop maigre pour le revêtir, une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissements. » Cette Bretagne est-elle la vraie ? Oui, sans doute ; mais elle n'est pas la seule ! il y en a une autre ; il y en a même plusieurs autres, que ce Trégorrois de Renan n'a évidemment pas connues ¹. La petite ville de Quimperlé, dans

1. Évidemment, je le répète, Renan n'a connu qu'une partie de la Bretagne, la sienne, celle qui regarde la Manche. Mais Michelet, plus juste ou mieux informé, s'il a connu cette Bretagne, en a connu aussi une autre, et c'est celle dont il a dit : « La Bretagne, où elle est douce, est très douce. » Il n'en avait senti d'abord que les tristesses, et elles « avaient passé dans son histoire ». Le tableau qu'il a tracé de la Bretagne, dans son *Histoire de France*, ressemblait à celui qu'en a plus tard donné

son cadre de verdure, n'a rien de si mélancolique et rien surtout d'après ni de sombre. Connaissiez-vous encore la presqu'île de Rhuy ? la petite ville de Sarzeau, où naquit Le Sage ? et Saint-Gildas, où vécut Abélard ? Mais, du côté même de Vannes ou d'Auray, le soleil y rit comme ailleurs. Et, lorsqu'au printemps, dans la saison où nous sommes, la lande s'y étoile de la pâle améthyste des bruyères et de l'or des ajoncs épineux, j'en faisais récemment encore l'expérience, il n'y a guère de paysage dont le charme ait quelque chose de plus doux, de plus enveloppant, et, comme on dit, de plus prenant, sous son voile de mélancolie légère. Pour avoir habité ce coin de terre,

Renan. Mais « je ne connaissais pas alors le vrai caractère de cette mer, » a-t-il dit dans *la Mer* ; et, de sinistre et sombre qu'elle lui avait paru jadis, il a fini par la trouver « vraiment gaie » ; ce qui est d'ailleurs beaucoup dire. En tout cas, voilà bien deux Bretagnes ; et, en y regardant de plus près encore, il ne serait pas difficile d'en reconnaître une troisième, la Bretagne intérieure, dont je n'ai pas cru pouvoir parler, comme n'ayant jamais fait que la traverser en passant.

pour y avoir encore, je vous le disais, quelques-uns de mes plus chers souvenirs, c'est une autre raison qui m'a enhardi, Mesdames et Messieurs, à me charger de la lourde tâche de célébrer cette province de Bretagne; et sans doute un Breton, un vrai Breton, un Breton bretonnant, s'en acquitterait mieux que moi; il ne le saurait faire avec plus de sincérité, — ni peut être avec autant de liberté.

Mais j'avais encore une raison, que j'appellerai presque politique, ou morale tout au moins, et qui est que, nulle part en France, le pouvoir de la tradition n'a gardé plus d'empire qu'en Bretagne. Sans en être pour cela moins modernes, et je dirais presque : au contraire ! vous avez gardé le culte du passé. Vous n'avez jamais oublié que « l'humanité se compose en tout temps de plus de morts que de vivants¹. » Vous

1. Consultez à ce propos le livre de M. Anatole Le Braz : *la Légende de la Mort en Basse-Bretagne* et la savante introduction qu'y a mise M. Marillier. Si jamais la belle parole d'Auguste Comte, que j'ai souvent

avez compris, vous savez qu'il n'y a de progrès durable, de progrès possible et fécond, que celui qui s'opère par le moyen de la tradition même.

On vous l'a reproché plus d'une fois ! On a raillé l'obstination de votre attachement à vos idées, à vos mœurs, à vos coutumes et à vos costumes. On vous a plaints de vos préjugés, comme si ce que l'on appelle du nom de préjugés n'était pas presque toujours la leçon en quelque sorte cristallisée de l'expérience et de la sagesse humaines. Mais vous vous êtes moqués des moqueurs, ou plutôt vous ne les avez pas entendus. Vous avez continué de respecter et d'aimer ceux qui vous avaient précédés dans la vie. Vous

citée, que j'aime à citer, a mérité qu'on la citât une fois de plus, c'était dans le pays où les morts ne sont pas morts et continuent d'être mêlés à la vie quotidienne de ceux qui leur ont succédé sur la terre. On peut agiter là-dessus la question de savoir d'où est venue aux Bretons cette « conception » de la mort. Elle est peut-être antérieure chez eux au christianisme, préhistorique, pour ainsi dire, et contemporaine des monuments de Carnac et de Locmariaker.

avez continué de vivre familièrement avec eux. Vous leur avez été reconnaissants, vous le leur êtes toujours, de ce qu'ils ont fait pour vous rendre la vie plus facile ou plus douce. Vous ne les avez pas enveloppés d'un dédain ni d'un mépris où il entre toujours moins de force d'esprit que d'ignorance, d'ingratitude et d'inhumanité.

C'est ce pieux respect du passé qui fait encore, de nos jours, une partie de votre force et de votre originalité. « Sur le granit et sur le silex, a dit de vous Michelet, marche la race primitive, un peuple de granit aussi ; » et moi, dans l'effacement contemporain de presque tous les caractères ; dans l'espèce de honte que les convictions énergiques semblent avoir d'elles-mêmes ; dans la lente dissolution et comme dans l'éparpillement des consciences, je ne trouve rien de plus beau, ni dont je sois plus heureux de pouvoir vous féliciter ou vous remercier même — comme d'un utile et précieux exemple — que cette rare solidité.

II

Mais ces traits sont trop généraux ou trop vagues. Et, pour définir le génie breton, vous en voulez sans doute, et moi aussi, de plus particuliers et de plus précis. Ils sont assez difficiles à trouver, et votre richesse fait ici mon embarras. Quel rapport, en effet, pourrai-je bien vous signaler entre un corsaire comme Surcouf et un penseur comme Renan ? Quel rapport entre des médecins, et des médecins matérialistes, comme La Mettrie, comme Broussais, et le chanteur timide et discret que fut Auguste Brizeux ? entre un sceptique, un philosophe, un encyclopédiste, un courtisan de Louis XV et de la Pompadour, comme Duclos, et un révolutionnaire, un révolté comme Lamennais ? Et quel rapport encore entre le spirituel, un peu cynique, mais toujours

plaisant auteur de *Gil Blas* et du *Diable boiteux* et le grand poète, le poète inspiré de *René*, d'*Atala*, des *Martyrs*¹ ?

Il y en a cependant, il doit y en avoir ; et il me semble en trouver un, d'abord, dans cet esprit d'indépendance et de fierté qui leur fut commun à tous. Vous êtes fidèles, mais fidèles d'abord à vous-mêmes ; et, comme l'on dit, ni pour argent, ni pour or, ni pour quoi que ce soit au monde, aucun Breton n'a jamais fait le sacrifice à personne de ce qu'il croyait se devoir à lui-même, qu'il fût né à Sarzeau, comme un Le Sage ;

1. Rien ne serait, encore ici, plus facile que de prolonger l'énumération, et on remarquera que je n'ai nommé ni Duguesclin ni la Tour-d'Auvergne. Le *Panthéon Breton* aura de la peine à contenir toutes les gloires de la Bretagne ! Mais, comme la liste en est partout, il vaut mieux faire observer combien les Malouins sont nombreux dans cette liste. Duguay-Trouin et Surcouf, La Mettrie, Maupertuis, Broussais, Châteaubriand et Lamennais, peu de villes ont donné naissance à de plus illustres enfants ! On fait en un quart d'heure le tour de ses remparts ; et cependant, comme le disait M. Jules Simon, rien qu'à parcourir ses rues, on y apprendrait l'histoire de France !

à Quimper, comme un Fréron ; à Saint-Malo, comme un Lamennais.

Vous connaissez leur histoire à tous trois. Si le premier¹, qui fut chez nous le

1. Alain-René Le Sage, né à Sarzeau, dans la presqu'île de Rhuy, en 1668, mort à Boulogne-sur-Mer, chez son fils, en 1747. C'est le premier en date de nos grands romanciers français, le premier de nos « naturalistes », — si l'on veut réserver dans un autre genre les droits de M^{me} de la Fayette, — et on a vainement essayé de le déposséder de cet honneur au profit de Charles Sorel, l'auteur de *l'Histoire comique de Francion*.

Sa vie est peu connue, et les recherches de M. Léo Claretie et de M. Lintilhac n'ont pas réussi à dissiper l'espèce d'ombre qui enveloppe toujours sa jeunesse et ses premiers débuts. On peut du moins répondre qu'il était bien de race bretonne. Le nom seul de sa mère, qui s'appelait Jeanne Brenugat, nous en est un assez sûr garant. Mais il n'y a pourtant rien de moins « breton » que son œuvre, s'il n'y a rien de plus classique en son genre, ni dont l'inspiration toute latine soit mêlée de moins de rêverie.

Son indépendance d'humeur le rapproche au contraire de sa véritable origine, et aucun homme de lettres, en son temps, n'a plus différé de ces beaux esprits dont le premier soin était de s'inscrire dans la domesticité d'un grand seigneur. Il a vécu « aux gages des libraires », comme on disait alors et, comme nous dirions aujourd'hui, « de sa plume ». On conte que les « traitants » de son temps lui ayant fait offrir une

vrai créateur du roman de mœurs, le précurseur du roman moderne, l'ancêtre légitime de Balzac et de Flaubert, a vécu pauvre et est mort obscur, c'est qu'il avait trouvé le moyen de se brouiller avec tous ceux qui

somme considérable pour retirer son *Turcaret*, il la refusa purement et simplement, sans en faire aucun bruit ; et si sa comédie ne triompha de tout un grand parti que grâce à l'intervention du Dauphin, fils de Louis XIV, il ne paya même pas cette haute protection du prix d'une *Dédicace*. Les comédiens français, qui étaient alors les vrais tyrans des auteurs dramatiques, avant d'en être les interprètes, ayant fait mine de vouloir le traiter comme ils faisaient de ses confrères, il rompit avec eux, et ne voulut plus travailler désormais que pour le *Théâtre de la foire*. Il tint longtemps rancune à l'un de ses fils de s'être engagé dans la troupe, et leur réconciliation ne se fit que dans ses dernières années. Libre ainsi de toute attache, on sait enfin qu'il n'épargna personne dans son *Gil Blas*, pas même les belles dames qui, comme la marquise de Lambert ou comme M^{me} de Tencin, se piquaient de faire et de défaire alors les réputations littéraires. Il osa même reprendre contre elles la bataille que Molière avait commencé de livrer aux « Précieuses », et que d'ailleurs il avait perdue. Et tout cela lui compose ensemble une physionomie singulièrement originale, dont l'air d'indépendance n'a d'égale que sa parfaite simplicité.

étaient, en son temps, les dispensateurs de la fortune et de la réputation : gens de cour, financiers, comédiens, hommes de lettres même. Et ce n'était point qu'il fût un « philosophe » ni qu'il exprimât des idées bien hardies. Non, ce n'était qu'un artiste et un simple honnête homme ! — Mais il n'aimait pas à sentir le joug ; et l'ordinaire brusquerie de son humeur n'était que l'expression du besoin qu'il avait de se sentir d'abord en règle avec lui-même.

J'en dirai presque autant de Fréron, le célèbre critique, la victime, l'une des victimes de Voltaire, de d'Alembert, de Diderot et de la séquelle encyclopédique ¹.

1. Elie-Catherine Fréron, né à Quimper, en 1719, mort à Paris en 1776.

Les jugements qui courent sur lui dans nos histoires, et dont l'effet a été de rendre son nom même, comme celui de Zoïle dans l'antiquité, synonyme de critique envieuse et impuissante, sont un éloquent témoignage de ce que peuvent quelquefois contre un homme les haines littéraires. A la vérité son mérite fut assez mince, et sa vie privée ne semble pas avoir eu la dignité de celle de Le Sage. Mais les atroces calomnies

Moins honnête que Le Sage, plus grossier de nature, plus avide, plus affamé d'argent et de plaisirs, tout l'effort de ses ennemis, toutes leurs menées, toutes leurs calomnies, toutes leurs perfidies, n'ont pu, vingt-cinq ou trente ans durant, l'empêcher de dire ce qu'il voulait, ce qu'il croyait devoir dire. Et certes, nous avons connu d'autres criti-

de Voltaire, propagées par ses amis les encyclopédistes, — ceux que Rousseau, dans ses *Confessions*, a quelque part appelés « la tourbe philosophesque », — ont réussi à faire de Fréron le plus famélique, le plus déloyal, et le plus méprisable, en un mot, de tous les pamphlétaires. Il n'était rien moins que cela. On le verra si l'on consulte l'étude que lui a consacrée M. Jules Soury dans la *Revue des Deux Mondes*, ou encore les documents que j'ai produits moi-même, il y a bien douze ou treize ans, dans une étude sur la *Direction de la Librairie sous M. de Malesherbes*. Si l'on n'admire pas son talent, on rendra justice à son courage. On lui saura gré, comme d'une force de caractère peu commune, d'avoir tenu tête à la fois au « pouvoir », trahi plutôt que représenté par le vénérable Malesherbes, et à la « séquelle encyclopédique », je répète le mot, menée à l'assaut par l'un des hommes les plus haineux qu'il y ait jamais eus : c'est Voltaire que je veux dire. Et on conclura qu'après tout le grand crime de Fréron c'est d'avoir été le père de son fils Stanislas.

ques, depuis lui ! Il y en a eu de plus instruits, de plus savants, qui ont mieux écrit, dont l'esprit était plus large ; il n'y en a pas eu de plus courageux ou, si vous le voulez, de plus obstiné ; et cela dans un temps où cette obstination et ce genre de courage menaient communément leur homme à la Bastille.

Que vous dirai-je encore de ce Lamennais dont on a si souvent incriminé les prétendues variations, tandis qu'au contraire, depuis son premier jusqu'à son dernier jour, il n'y a guère de grand écrivain qui se soit demeuré plus fidèle¹. Tout jeune

1. J'ai déjà dit ailleurs ce que je pense de Lamennais, et si je n'y renvoie pas le lecteur, c'est que j'espère pouvoir le dire plus amplement quelque jour. En attendant, je rappelle qu'en ces derniers temps son œuvre et son rôle ont été l'objet d'importantes *Études*, au premier rang desquelles il faut citer celle de l'abbé Roussel, de l'Oratoire de Rennes, et celle de M. Spüller.

On les rapprochera, pour en mieux apprécier la nouveauté, d'une étude d'Edmond Scherer, dans ses *Mélanges d'histoire religieuse*, ou encore d'une invective déclamatoire de Proudhon dans ses *Principes d'orga-*

encore, à ses débuts, dans les premiers volumes de son *Essai sur l'indifférence*, ce qu'il avait visiblement aimé du christianisme en général, et du catholicisme en particulier, c'en était la vertu sociale, ou, pour ainsi parler, le pouvoir, le ferment de rénovation démocratique et révolutionnaire qu'il y croyait trouver contenu. En deux mots, il lui avait semblé qu'étant *divin*, l'Évangile, pour se répandre, n'avait pas eu besoin de la puissance des hommes ; et

nisation politique : « Je connais tes œuvres, ange de contradiction, je lis tous tes livres... Tes colères contre les incrédules et les indifférents m'ont réjoui : je disais alors : tu seras incrédule et indifférent... Tu combattis la légitimité de la raison, tu invoques la liberté de la pensée. Tu dis au peuple : Vous êtes esclaves ; vos maîtres sont infâmes, stupides et lâches ; vous n'avez ni religion ni morale ; votre dissolution approche. Et quand le peuple demande la règle des mœurs, tu lui contes des paraboles ; quand il cherche les conditions de l'ordre et de la liberté, tu lui réponds qu'il est souverain. Tu n'as rien ajouté à ton modèle : ta philosophie se tait où les difficultés commencent, *prêtre jadis par le cœur, prêtre aujourd'hui par la raison, prêtre toujours*. » Mais Proudhon n'a pas fait attention que les derniers mots de cette véhémence apostrophe,

qu'étant *populaire*, il ne devait pas avoir besoin, pour régner, du secours ni de l'autorité des rois. Mais c'est aussi ce qu'il n'a pas cessé de défendre et de soutenir. Quand il a rompu avec l'Église, ce n'est pas lui qui est revenu sur ses voies ; c'est l'Église, qui, pour des raisons d'opportunité politique, a refusé de le suivre. Et c'était leur droit à tous deux ! Mais pour lui, quand il est mort, dans quel isolement, vous le savez, et dans quelle amertume, infidèle à l'Église, on peut

que j'abrège, en contredisaient eux-mêmes les premiers : « *Prêtre jadis..., prêtre aujourd'hui..., prêtre toujours* » ; qu'est-ce que cela voulait dire, sinon que dans les *Paroles d'un Croyant* et jusque dans le *Livre du Peuple*, on retrouve toujours quelque chose de l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* ?

En réalité Lamennais a toujours cru que la grande hérésie religieuse et politique, morale même, était l'*individualisme* ; que la *raison individuelle* n'avait pas de droits contre le *consentement universel* ; et que, par suite, il ne pouvait y avoir de salut ou de progrès que par l'éducation du *consentement universel*. Ces idées valent d'ailleurs ce qu'elles valent, mais on ne peut les accuser ni d'être contradictoires, ni d'avoir manqué de hardiesse, à leur heure, et, en tout temps, de générosité.

dire, il faut dire qu'il continuait encore d'être fidèle à lui-même, digne compatriote en ce point du Breton Abélard et du Celte Pélage.

Qu'est-ce donc qui lui a permis, à lui comme à tant d'autres parmi vous, qu'est-ce qui lui a permis de conserver cette fierté d'attitude ? Pardonnez-moi de vous rappeler, à cette occasion, le mot un peu vif qu'adressait un jour à Duclos, un autre encore de vos compatriotes, la femme qui était alors la maîtresse de toutes les élégances, Angélique de Neuville-Villeroi, maréchale de Luxembourg : « Oh ! vous, Duclos, lui disait-elle, on sait ce qu'il vous faut, du pain, du fromage, et la première venue ! » Faut-il le dire ? doit-on le dire ? si ce n'est certes pas, Messieurs, une preuve d'épicurisme ou de délicatesse que de se contenter à si peu de frais, c'est à tout le moins une garantie d'indépendance et de force. Oui, on est bien fort, lorsqu'on est au-dessus des tentations du luxe et de

la richesse. C'est une grande vertu, et c'est une vertu rare, que le désintéressement ! De quelques noms que se soient appelés vos Bretons, en quelque lieu de votre province qu'ils soient nés, dans quelque condition, plus humble ou plus dorée, — Duclos ou Renan, Le Sage ou Chateaubriand, Lamoricière ou Brizeux, Cambronne ou Broussais, La Tour d'Auvergne ou Duguay-Trouin, — leur indépendance a surtout été faite de leur désintéressement¹.

Vous avez, en effet, peu de besoins, et les tentations vulgaires ont sur vous peu de prise. C'est ce qui vous distingue de l'Anglais, par exemple, ou encore du Flamand, qui sont de fort honnêtes gens, et qui peuvent bien avoir toute sorte de vertus, mais enfin qui se passent malaisément de « confort ». Vous ne vivez pas précisément dans le rêve, mais vous usez cependant de la vie

1. Voyez, sur ce point, Renan, dans ses *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*. Les airs à boire et à danser eux-mêmes sont tristes en Bretagne.

commen'en usant pas ; et jamais vous n'avez pu penser qu'elle fût son terme ou son but à elle-même. Vos joies sont intérieures. Elles ne dépendent pas des choses, mais de vous. Et je ne sais si je me trompe, mais, quand elles se manifestent au dehors, on dirait qu'il s'y mêle une espèce de tristesse ou d'humiliation de les éprouver, et comme une persuasion que la joie qui n'est pas silencieuse a toujours quelque chose de grossier. N'est-ce pas comme si nous disions qu'en tout temps vous avez mis beaucoup de choses au-dessus du plaisir, de la fortune, du confort, de la vie même ? et alors, quand ce désintéressement et cette indépendance, dont je parlais tout à l'heure, se sont rencontrés dans des natures plus féminines que celle d'un Lamennais, ou plus hautes que celle d'un Le Sage et d'un Duclos, c'est alors, Mesdames et Messieurs, que l'on a vu, dans les auteurs inconnus de vos romans de la Table-Ronde ou, cinq siècles plus tard, dans un Chateaubriand, ou, de

nos jours, dans un Renan, grandir, s'épanouir et comme éclater, cette fleur d'idéalisme qui est proprement celle du génie breton.

Avez-vous inventé les romans de la Table-Ronde, — *Merlin, Tristan, Lancelot, Parsifal*, — et avez-vous ainsi créé la conception de l'amour moderne, celle que, depuis lors, nous avons vue passer dans la tragédie de Racine, dans le roman de Prevost, de Marivaux, de George Sand ? Les érudits discutent ; mais, sans m'embarrasser de leurs discussions, sans épiloguer sur les dates ou sur les noms, je leur demande : En quel autre lieu qu'en Bretagne, — je veux dire en terre celtique, Armorique, Irlande, ou pays de Galles, — en quel autre lieu pouvez-vous placer leur origine et leur naissance ? De même que nos chansons de geste proprement dites, *Roland* ou *Renaud de Montauban*, portent profondément empreinte la marque de leur origine germanique ; ou de même que les *Amadis*, ces ro-

mans que don Quichotte aimait à feuilleter, portent non moins profondément la marque du génie espagnol; de même, nos romans de la Table-Ronde portent celle du génie celtique. On ne trouvera pas d'autre région où ils eussent pu naître, une autre race qui les eût pu concevoir, et dont le génie natif perce encore sous les déformations qu'on leur a fait subir ¹. Et c'est pourquoi, de ce

1. Cet argument, je le sais bien, n'a rien de « scientifique »; mais peut-être qu'il n'en est pas pour cela moins solide; et il me suffit pour m'assurer de l'origine bretonne ou celtique des *Romans de la Table Ronde*.

Ne sont que trois matière à nul hom entendant :
De France, de Bretagne et de Rome la grant,

disent deux vers, souvent cités, d'un ancien trouvère, et certes il n'y a rien ni d'antique ni de français, au sens qu'alors on donnait au mot, il n'y a rien de « carolingien », ni heureusement de « gaulois », dans la légende de *Parsifal* ou dans celle de *Tristan et Yseult*. Il n'y a rien non plus de « provençal », comme on a voulu le soutenir; et, à cet égard, un jeune érudit, M. Joseph Bévrier, a très bien montré, dans un excellent livre sur *les Fabliaux*, en quoi, comment et par où l'inspiration caractéristique des harpeurs bretons différerait de celle des troubadours provençaux. Puisque, d'autre part, les *Romans de la Table Ronde*, dès qu'ils appa-

titre de gloire, fondé sur la ressemblance de ces romans fameux avec les traits essentiels du génie breton, aucune érudition ne vous dépossédera jamais.

Encore moins vous dépossédera-t-on de l'honneur d'avoir, au début de ce siècle, par l'intermédiaire de votre Chateaubriand, rétabli parmi les hommes le sens presque éteint de l'au-delà, c'est-à-dire, et du même coup, celui de la religion et celui de la poésie ¹.

raissent dans notre histoire littéraire, y sont *localisés* en Bretagne ou dans le pays de Galles, quelle raison peut-on bien avoir de commencer par les *démarquer* pour le vain plaisir de leur assigner une autre origine? Et enfin, si l'impression qui s'en dégage, profonde et infiniment douce à sentir, ne ressemble à rien plus ou à rien tant au monde qu'à la trace que laisse dans la mémoire le paysage breton, la question n'est-elle pas résolue? C'est ce que je persiste à croire; et en dépit des remaniements ou des déformations que les *Romans de la Table Ronde* ont pu subir, je soutiens donc qu'ils sont bretons.

1. Dirai-je ici que j'ai cru remarquer, non sans quelque étonnement, que le nom de l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs*, et des *Mémoires d'outre-tombe* n'était pas aussi populaire en Bretagne qu'après l'avoir été de son vivant, il l'est redevenu,

C'est Chateaubriand qui nous a comme émancipés du matérialisme et du positivisme grossier dans lequel s'était enfoncée la philosophie du dix-huitième siècle finissant. C'est encore lui qui nous a seul égalés aux

depuis, quinze ou vingt ans, pour les historiens de la littérature française, en général, et ceux du « romantisme » en particulier. M'étant d'ailleurs efforcé plusieurs fois de dire, — dans mon *Évolution des Genres* notamment, et dans mon *Évolution de la Poésie lyrique* — ce que la littérature contemporaine a dû, presque dans tous les genres, à l'influence de Chateaubriand, je n'y reviendrai pas. Les beaux esprits auront beau faire et les « voltairiens » de l'espèce de M. Homais, ils ne prévaudront pas, je dis même contre les *Martyrs* ; on continuera de mettre le récit d'Eudore fort au-dessus de la *Henriade* ; et, du chœur des victimes immortelles d'amour, nous en pouvons répondre après plus d'un demi-siècle écoulé, l'avenir ne retranchera pas « la fille de Ségenax ».

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est un des maîtres aussi de la pensée moderne qu'il faut voir dans Chateaubriand, si personne plus que lui n'aura contribué à établir la vérité de la parole de Pascal que « le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas toujours » ; et ainsi à séparer l'un de l'autre le « sentiment religieux » et la « foi ». Quand notre raison refuserait de se soumettre à l'autorité du dogme, il a montré que toute une partie de nous-

Allemands et aux Anglais, à Goethe et à Byron, si René vaut don Juan sans doute, et si Marguerite n'a rien de plus poétique et de plus séduisant qu'Atala. Et cette tristesse habituelle, cette mélancolie passion-

mêmes y voudrait demeurer fidèle, pour le seul besoin qu'elle en a ; et quoique « sentimentale », ou parce que « sentimentale », son argumentation, qui n'en est pas une, n'en est pas moins devenue le fondement inébranlable de la nouvelle apologétique. Elle a même opéré, si je puis ainsi dire, sur les libres penseurs. On la retrouve au fond de la philosophie religieuse de Renan, et on la retrouve au fond de celle de Taine. Quand Renan s'efforce à sauver ce qu'il appelle la « religion » de la ruine des « religions », c'est du Chateaubriand. C'en est encore lorsque Taine reconnaît dans la « religion » ce qu'il appelle une des « grandes forces » ou l'un des « besoins primordiaux » de l'humanité. Et je veux bien, après cela, que Chateaubriand n'ait pas mesuré lui-même toute la portée de son *Génie du Christianisme*, puisque Bossuet lui-même n'a pas mesuré celle de son *Histoire des Variations*, mais ils n'en sont pas moins les auteurs de l'*Histoire des Variations* et du *Génie du Christianisme*. S'il est faux qu'il n'y ait pas de « génie » sans quelque mélange de folie, *sine quadam mixtura dementiæ*, il n'y en a pas sans un peu d'inconscience ; et pour ce seul motif d'autres ont été le talent, au début du siècle qui va finir, mais Chateaubriand a été le génie.

née, cette ardeur de désir qui sont devenues comme les traits caractéristiques de nos littératures modernes, n'est-ce pas lui, lui toujours, qui les a fait entrer dans le courant de la littérature française ?

Oserai-je bien ajouter que, de même qu'ils étaient déjà dans les romans de la Table-Ronde, il nous serait facile, jusque de nos jours, de les retrouver encore dans l'œuvre d'Ernest Renan... ? Il est trop tôt pour parler de Renan : l'apaisement n'est pas encore fait ; nous ne pouvons pas encore nous placer au vrai point de perspective ; je partage moi-même trop peu de ses idées, pour en pouvoir parler avec le sang-froid, le calme, et l'impartialité qu'il faudrait. Mais ce que je suis bien sûr qu'on ne lui disputera pas, c'est d'avoir, toute sa vie, contre les assauts du positivisme, soutenu les droits de l'idéalisme¹. Ce dilettante a cru

1. Ce sont en effet les disciples ou les imitateurs de Renan qui lui ont fait une réputation de « sceptique » ou de « dilettante » ; et, quand on la lui a eu faite je con-

à plus de choses qu'il n'en avait l'air. Il a toujours cru, en particulier, que la vie ne nous avait pas été donnée seulement pour la vivre, mais plutôt comme une occasion de méditer sur elle-même, sur sa signification et sur son but. De telle sorte que ce qu'il nous aura légué de meilleur, c'est ce qu'il y avait, si je puis ainsi dire, non pas de plus individuel ou de plus personnel, mais de plus Breton en lui¹.

viens, à sa honte, qu'il n'a rien épargné pour la justifier. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à la prendre en son ensemble, son œuvre est d'un « idéaliste » ; et j'entends par là d'un homme pour qui la seule ou la principale raison de vivre a été de chercher le sens de la vie.

1. Un « Breton » ou soi-disant tel, s'est plaint, à cette occasion, je ne sais dans quel journal, que j'avais « dénigré » Renan ! A quoi je pourrais me contenter de répondre que c'était sans doute mon droit ! Mais ce qu'il y a de plus certain encore, c'est que je n'en ai pas usé dans ma conférence, et on peut parler de l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre* avec plus de sympathie, mais non pas avec plus de modération. Ce n'est pas « dénigrer » un homme que de dire « qu'on partage trop peu de ses idées pour en pouvoir parler avec l'impartialité qu'il faudrait » ; c'est peut-être même lui faire une assez belle place que de dire « qu'il a sou-

Que maintenant toutes ces qualités soient compensées par quelques défauts qui en seraient le revers ou la rançon, je n'en doute pas, Mesdames et Messieurs, — ni vous non plus. Votre idéalisme, par exemple, vous savez qu'on l'a souvent nommé du nom de chimère ! On a souvent nommé du nom d'entêtement et d'ombrageuse susceptibilité votre goût de l'indépendance. Mais quoi ! s'il y a des temps de parler, il y en a de se taire. Et si vous avez des défauts, ce n'est évidemment pas dans une circonstance comme celle-ci que je commettrai l'inconvenance d'y appuyer. Ce serait man-

tenu toute sa vie les droits de l'idéalisme contre les assauts du positivisme » ; et enfin c'est l'avoir assez loué que de dire « que ce qu'il nous aurait légué de meilleur, c'est ce qu'il y avait en lui de plus Breton ». Mais, comme j'aime en tout la mesure, n'ayant pas l'habitude, aujourd'hui trop répandue, « d'insulter » les gens dont je ne partage pas l'opinion, je n'ai pas non plus celle de « canoniser » les hommes que je veux louer ; et, à plus forte raison, les hommes dont le talent, que j'apprécie d'ailleurs, n'a rien qui m'étonne ni qui me fasse « pâmer ».

quer à la politesse, à la courtoisie, et, qui sait ? peut-être à la justice aussi. Ai-je besoin d'ailleurs de rappeler, à ce propos, que l'entêtement lui-même a ressemblé plus d'une fois à l'héroïsme ; et non seulement ici, à Nantes, mais d'un bout de la France à l'autre, qui donc reprocherait à Cambronne de s'être *entêlé* sur le champ de bataille de Waterloo ? N'y a-t-il pas aussi des chimères qui valent mieux que les réalités, puisqu'elles servent à nous en consoler ?

J'ajoute seulement qu'après avoir loué le génie breton, en des termes dont la sincérité servira d'excuse pour leur insuffisance, je ne voudrais pas l'avoir défini d'une manière qui le distinguât, qui le séparât, qui l'isolât trop profondément du génie français lui-même. Célébrons donc nos gloires locales ; soyons-en fiers ; tâchons d'en continuer l'histoire, mais souvenons-nous toujours aussi que ce sont des gloires

1. Je rappelle aux lecteurs qui pourraient l'avoir oublié que Cambronne était de Nantes.

françaises et, pour cette raison, — Provençaux et Bretons, Languedociens et Normands, Bourguignons et Gascons, — protestons tous ensemble contre une chose à la mode, qui ne serait pas moins dangereuse que le mot qui l'exprime n'est laid,... j'ai nommé la Décentralisation.

III

On en parle beaucoup, depuis quelque temps, et, ce qui est admirable ou amusant, on en parle surtout dans les journaux de Paris. A la vérité, s'il ne s'agissait que de simplifier quelques rouages; de nous débarrasser de quelques entraves administratives; ou d'abrégé quelques formalités, je n'y verrais pas de grands inconvénients, et peut-être même en retirerions-nous quelque solide avantage. Mais si l'on veut aller plus loin, les paroles d'un grand historien me reviennent en mémoire : « Lorsque le Sénat romain organisa l'Empire, — a dit

quelque part Fustel de Coulanges, — et qu'il introduisit en Europe la centralisation administrative, on ne peut guère douter que les peuples n'aient envisagé cette centralisation comme un grand bienfait. Il est fort différent d'être gouverné par un homme qui a un pouvoir personnel ou de l'être par un homme qui n'est que l'agent ou le représentant d'un pouvoir éloigné. Ces deux modes d'administration ont leurs avantages et leurs inconvénients, *mais les avantages du second l'emportent à tel point, qu'à presque toutes les époques de l'histoire les populations l'ont préféré*. Les hommes aiment d'instinct la centralisation... » Je suis de l'avis de Fustel de Coulanges¹; et je n'éprouve nul besoin

1. Quelqu'un s'est étonné que j'eusse ainsi lié la question de la « décentralisation » à cet éloge du « génie breton »; et, sur ce que je dis des « pouvoirs des préfets » et des « attributions des Conseils généraux », on m'a reproché que « je ne m'étais pas fait très bien entendre », ce qui doit être vrai, puisqu'on me le reproche. Mais on a cru devoir ajouter que « sans doute c'est que je ne m'étais pas entendu moi-même », et comme, au contraire, je m'entends parfaitement, je suis bien

de voir augmenter les pouvoirs de nos pré-

aise qu'on m'ait ainsi donné l'occasion de m'expliquer. J'ai donc voulu dire que la « décentralisation administrative et politique » ne s'opérerait que de deux manières, qui seraient également fâcheuses, parce qu'elles seraient également tyranniques. Si, par exemple, dans un groupement imité de nos anciennes provinces, Bretagne ou Bourgogne, vous réunissez l'administration de cinq ou six de nos départements actuels, — ce qui est la première manière, — vous augmenterez évidemment les pouvoirs des préfets, et, de fonctionnaires dociles et dépendants qu'ils sont, contre qui leurs administrés ont toujours un recours prochain, vous les transformerez tôt ou tard, mais nécessairement, en des espèces de proconsuls. Au contraire, — et c'est la seconde manière, — augmenterez-vous les attributions des Conseils généraux, et, dans le département ou dans la province, en ferez-vous des parlements au petit pied ? C'est alors que les minorités, qui, dans un pays aussi divisé que le nôtre, ne sont déjà que trop opprimées, le seront bien davantage encore, et sentiront peser sur elles, plus lourd et plus insolent que jamais, le poids des tyrannies locales. Permettez donc seulement au Conseil général de la Seine de répartir l'impôt et de fixer le contingent selon des lois dont il sera l'unique auteur : et vous verrez les conséquences de votre « décentralisation » ! Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, le pouvoir central ou national, diminué de tout ce qu'il aura délégué de son autorité à ses propres préfets ou de ce qu'il en aura laissé prendre par les Conseils généraux, ne sera plus le maître ni des uns ni des autres, et sans

fets ou les attributions de nos Conseils généraux¹.

Car c'est en vain que l'on invoque

doute il est permis de craindre que l'unité de la patrie commune en souffre. Telle est du moins ma façon de voir, que ce n'était, à Nantes, ni le lieu ni le temps d'exposer ; que j'ai cru pouvoir me contenter d'indiquer ; et que j'espère maintenant qu'on ne trouvera plus si « contradictoire ». Ou vous augmenterez les « pouvoirs des préfets » ou ce seront les « attributions des Conseils généraux », et ce sera toujours de la « décentralisation », mais aussi de la « désagrégation ». Je m'entends fort moi-même en le disant, et l'on pourra, d'ailleurs, ne pas approuver mes idées, mais on les entendra, je pense.

Encore moins s'étonnera-t-on que j'aie cru devoir les indiquer dans une « conférence » où je venais de faire l'éloge du « génie breton ». C'est justement quand on vient de louer en quelqu'un ce qu'il a de plus original ou de plus particulier qu'il est bon, opportun et utile de lui rappeler que son originalité ne l'empêche pas d'être homme, de ressembler aux autres hommes, et d'avoir quelque chose du plus « trivial » d'entre eux. L'éloge du « génie breton » appelait une restriction du même genre, et j'avoue que dans la « conférence » même, quoique d'une autre manière, plus courtoise, ainsi qu'il fallait, je croyais l'avoir dit assez clairement.

1. Ce n'est pas à Fustel de Coulanges lui-même que j'emprunte la citation, mais à M. Léon Aucoc, dans la savante brochure qu'il a récemment publiée sur les

l'exemple des autres pays, de la Suisse ! de l'Amérique ! de l'Angleterre¹ ; et on n'ou-

Controverses récentes sur la décentralisation administrative.

1. Je conçois que l'on admire et, au besoin, que l'on envie l'Angleterre, sinon l'Irlande, quoique d'ailleurs son rôle n'ait rien eu de plus glorieux dans l'histoire du monde que celui de la France, ou de l'Allemagne, ou de l'Italie, ni de plus utile à l'humanité. Mais, quel que soit ce rôle, je crains que l'on ne se trompe quand on l'impute à je ne sais quelle énigmatique vertu de la *race* ou du *sang*. La race est, dans l'histoire, la création de l'histoire même, et ses aptitudes actuelles ne dépendent d'aucun mystère de la physiologie, mais de la fatalité des circonstances combinée avec l'action des « airs, des eaux et des lieux ». Les Anglais sont ce que leur histoire les a faits, mais leur histoire serait elle-même tout autre si l'Angleterre n'était pas une île ; et ils s'en rendent bien compte quand on les voit s'opposer si vivement à toute idée d'un tunnel sous la Manche ou d'un pont qui les joindrait désormais au continent. Mais, dans ces conditions, qu'y a-t-il de plus vain que de nous les proposer constamment en exemple, et quand nous pourrions, sans nous renier nous-mêmes, nous, notre passé, notre histoire, les imiter en tout, quelles conséquences croit-on donc qu'il en résulterait ? Nous nous *abâtardissons*. C'est le cas de le dire ! Et encore je ne parle point de ce qu'il y a, aujourd'hui même, de « féodalité » mêlée dans leurs institutions, c'est-à-dire de ce que nous avons mis six cents ans à expulser des nôtres.

blie en vérité qu'un point, qui est le plus important de tous : c'est que la Suisse est un pays neutre ; c'est que l'Amérique n'a pas de voisins ; c'est que l'Angleterre est entourée d'eau. Notre condition, à nous, n'est pas la même : et, quand on considère de combien de voisins, je veux dire de combien de jalousies ou d'ambitions la France est environnée ; quand on réfléchit par combien de frontières, en combien de points nous sommes vulnérables ; alors, Messieurs, — quelque rôle glorieux qu'elle ait joué dans l'histoire, et dont nous ne sommes pas moins fiers sans doute à Nantes qu'à Lyon, ou à Bordeaux qu'à Marseille, — alors on est frappé, ou plutôt on est effrayé, de voir comme la France est petite. On n'a pas besoin alors des renseignements de l'histoire ; il suffit de ceux de la géographie ! Et ce qui lui manque de nombre d'hommes et d'étendue de territoire, on comprend enfin qu'elle n'y a suppléé qu'à force de concentration, si je puis ainsi.

dire ! Oui, ce qui a fait notre force dans le passé, c'est notre unité, c'est la rapidité, c'est la régularité fonctionnelle avec laquelle le sang de la France, comme dans un vivant organisme, a circulé du centre aux extrémités et des extrémités au centre ! Bretons ou Provençaux, c'est la cordialité de l'accueil que nous avons trouvé d'un bout à l'autre du pays, quand nous y avons transporté nos qualités natives ; et c'est la sincérité d'admiration ou d'enthousiasme avec laquelle toute la France a acclamé vos Chateaubriand, vos Lamennais, vos Renan. D'où venaient-ils ? On ne le leur a pas demandé. Il a suffi qu'ils fussent Français. Et, parce qu'ils étaient Bretons, s'il s'est trouvé qu'il y eût en eux quelque chose de plus local ou de plus particulier, je ne sais quel génie de terroir, quelque chose d'autre et de plus original, un ressouvenir de l'air qu'ils avaient en naissant respiré, toute l'ambition de leurs disciples ou de leurs imitateurs n'a été que de l'imiter, que

de le faire passer à leur tour dans leurs œuvres, et ainsi de l'incorporer à la substance de l'esprit français !

Ne la divisons donc pas contre elle-même, cette précieuse unité. Mais plutôt rendons-nous compte que, dans les temps où nous vivons, si confus et si troublés sous leur apparence de calme, à la veille de ces conflits de races qui se préparent obscurément dans l'ombre, il n'est pas jusqu'à cette uniformité même d'éducation ou d'instruction contre lesquelles on déclame qui ne soit, à vrai dire, la véri-

1. Il vaut, ici, la peine de remarquer en passant qu'avec l'esprit d'à-propos qui nous caractérise, le temps que nous choisissons pour parler de *décentralisation* est le même où, tout autour de nous, — en Allemagne, par exemple, en Italie et jusqu'en Angleterre — l'effort universel tend à la *concentration*. en un point, des organes essentiels de l'État. A la formation des *unités* qui s'agglomèrent et qui s'organisent partout, nous essayons de répondre par la *désunion*, et quand partout on s'efforce à détruire ce qui survit encore de l'ancien *particularisme*, les espérances que nous nourrissons sont des espérances de *fédéralisme*.

table sauvegarde et la plus sûre garantie de notre nationalité.

On s'est beaucoup moqué de ce ministre de l'instruction publique, — c'était, dit-on, sous le Second Empire, — qui, tirant un beau jour sa montre de sa poche, disait avec satisfaction : « A l'heure qu'il est, dans tous les lycées de France, et dans toutes les troisièmes, tous nos jeunes gens sont en train de traduire la même page de Tite Live ou de Xénophon. » J'accepte l'historiette, et je dis : Eh bien, quoi, quand à la même heure on enseignerait la même chose à tous les enfants du même âge, quel mal y verrait-on ? Oui, à la même heure, de Dunkerque à Bayonne et de Brest à Besançon, quand on leur dirait : « Enfants, songez que vous n'êtes pas nés uniquement pour vous, mais pour la famille, pour la patrie et pour l'humanité ! S'il vous fallait demain vous sacrifier vous-mêmes, apprenez, de la bouche de cet ancien Grec ou de ce vieux Romain, comme on savait autrefois

le faire ! Et, en attendant, apprenez par la bouche de vos poètes et de vos orateurs quels sont les devoirs habituels, les devoirs quotidiens d'un homme et d'un citoyen » ; quand on leur tiendrait à tous ce langage, quel mal, encore une fois, quel mal y verriez-vous ? Quelle raison de rire ? Et, puisque rien n'importe davantage à la solidité des États ou à la durée des nations que l'éducation de la jeunesse, si l'uniformité peut bien avoir ses dangers, que ne nous parle-t-on quelquefois aussi de ses avantages et de ses bienfaits ?

1. Je n'ai pas prétendu, comme on le pense bien, résoudre ni traiter seulement, en un quart d'heure et quatre ou cinq pages, la difficile question de la *décentralisation*, et j'ajoute que j'aurais craint, en y insistant davantage, de paraître lui donner une importance qu'elle n'a pas. Mais il faut l'empêcher de prendre plus d'importance, et c'est pourquoi j'avoue que pour croire à la sincérité des « décentralisateurs » je voudrais les voir d'abord, si j'ose m'exprimer ainsi, se « décentraliser » eux-mêmes, se confiner, se renfermer dans leur province ou dans leur département, et, de là, travailler uniquement à réveiller cette « vie locale », communale ou provinciale, dont ils attendent de si grands

Vous montrerai-je maintenant qu'elle est sans doute aussi la sauvegarde de cette originalité provinciale à laquelle on l'oppose ?

Vous le savez, Messieurs ! pour garantir

effets ! Je les aimerais alors d'être logiques, et j'examinerais volontiers avec eux des réformes qui ne me semblent être jusqu'ici pour eux qu'une assez belle matière à mettre en « discours français ». Voulez-vous prêcher les vertus chrétiennes, l'esprit d'abnégation, de dévouement et de sacrifice ? Revêtez-moi d'abord la soutane du prêtre ou la robe du dominicain. Pareillement, si vous voulez décentraliser, quittez Paris d'abord, et vous établissez à Carpentras ou à Landerneau. Ce sera prêcher d'exemple, et les discours ou les écrits peuvent bien être les plus beaux du monde ou les plus persuasifs, mais on n'imité que les exemples. Qui donc nous a fait le naïf ou malicieux aveu que dans la France contemporaine, telle que la Révolution et l'Empire nous l'ont organisée, la « décentralisation » n'était, à vrai dire, qu'un moyen ou un instrument d'opposition politique ? Je crois bien que c'en est l'un des plus spirituels théoriciens. Et moi, je crains qu'en 1895, à deux ou trois ans du renouvellement de la législature, elle ne soit que ce qu'on appelle « une plate-forme électorale ». C'est encore ce que je n'ai pas voulu dire dans une « conférence » où il ne s'agissait que de littérature, mais c'est ce que je suis bien aise de dire en terminant.

à chacun de nous la liberté de son développement individuel, ce n'est pas trop du pouvoir de la France entière. Militaires ou prêtres, médecins ou professeurs, industriels, négociants, laboureurs, pour nous garantir à chacun la liberté de notre choix et le libre exercice de la profession que nous avons choisie, ce n'est pas trop de l'infinie division du travail, de la solidarité que cette division même établit entre nous, de la savante et délicate organisation du corps social. Pareillement, et depuis des siècles déjà, pour nous assurer le droit d'être Bretons ou Provençaux, ce n'est pas trop de toutes les forces de la patrie commune. Livrée, ou plutôt abandonnée à elle-même, dans notre monde contemporain, chacune de nos grandes provinces serait, en vérité, comme empêchée d'être elle-même. Elle deviendrait l'esclave de ses besoins particuliers. Ses qualités natives, comprimées et comme resserrées par une impossibilité physique de se faire jour,

subordonnées à l'obligation de maintenir l'indépendance locale, privées du théâtre ou du champ nécessaire à leur déploiement, ne vaudraient pas la moitié de leur prix, ne donneraient pas la moitié de leurs fruits ! Nous manquerions d'air, d'horizon, d'ouverture. Le Sage eût écrit son roman en bas-breton, et encore dans le dialecte de Vannes ! Mirabeau eût parlé provençal.

Le voudriez-vous ? Le voudrions-nous ? Et si nous ne le voudrions assurément pas, qu'est-ce à dire, sinon que la grande patrie nous apparaît comme la condition même de la gloire, de la prospérité, et, en un certain sens, de l'existence de la petite ? Il y a eu peut-être un temps et des raisons d'être Breton ou Provençal avant d'être Français ; il n'y en a plus aujourd'hui que d'être Français avant d'être Provençal ou Breton ; et même, je viens trop brièvement de tâcher de vous le démontrer, il faut commencer par être Français pour pouvoir être Provençal ou Breton.

Mais à quoi bon insister ? C'est cette conviction, Mesdames et Messieurs, qui vous a réunis ce soir, dans cette salle, pour y entendre la parole d'un homme qui, tout ce qu'il voulait savoir de vous, c'est que, sans lui demander de « certificat d'origine », vous l'accueilleriez comme un Français. C'est ce qui m'a permis à moi-même de célébrer le « génie breton », sans craindre que l'on me le reprochât à Toulon ou à Marseille. Et, — pour en venir à l'objet pratique de notre réunion, — c'est ce qui me donne le droit, en terminant, de faire appel à la France entière pour lui demander de contribuer au monument que vous avez conçu l'ambition d'élever à une seule province.

8 juin 1895.

